

Le feuilleton : une bibliothèque à la montagne : [suite]

Autor(en): **Rambert, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 43

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222846>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DU FORT !



'HISTOIRE qui suit, je la tiens d'un manœuvre forain, qui habitait près de Lausanne.

Notre homme, hâtant le pas, fut soudainement ébloui par les ampoules d'un café qu'il ignorait; maison bien tenue, d'un accès engageant, il entre. Un jeune garçon, avec zèle, astiquait les pièces du comptoir.

— Que désire Monsieur ?

— Un cognac carabiné !

Et, en conscience, il sert le verre réglementaire que le client avale d'un trait et paie, disant :

— Voilà de la bonne marchandise, on y reviendra avec Jules, un fin bec.

Or, surgit le patron, il s'informa de la consommation servie au client.

— Mais de ce litre-là, patron, répondit le garçon en désignant une bouteille d'aspect plutôt louche.

— De ça, s'exclama le patron, mais, petit malheureux, sais-tu ce que tu as servi ? De l'eau de cuivre, qui sert pour les nettoyyages. Que va-t-il se passer ! Le pauvre homme, à l'heure présente, est peut-être mort.

Le commis devint blême, alors que le patron, entrevoquant les conséquences de cette erreur, s'attendait, à chaque instant, à voir surgir la silhouette de quelque agent de police.

Ah ! la triste journée !

Or, le lendemain matin, vers les dix heures, la porte s'ouvre et donne passage au client de la veille, suivi de son ami Jules. Transes du patron éberlué.

— Que désirez ces Messieurs : un cognac soigné... Je vais vous en faire goûter un dont vous me parlerez, dit-il, en emplissant les deux verres d'une fine champagne trois étoiles.

— Oui, ça se boit, dit le client.

Et en se retirant avec Jules :

— Vois-tu, mon vieux, tous les mêmes ces cafetiers, pour une fois que celui-là avait de la bonne marchandise, il vient de nous servir quelque chose qui ne sent rien !

Un tour épatant. — Un prestidigitateur venait d'exécuter quelques-uns de ses tours d'adresse et avait fait une assez bonne récolte de sous.

— Maintenant, messieurs et dames, conclut-il, voici un excellent tour d'un autre genre.

Les badauds de se bousculer pour mieux voir. Notre homme alors demanda quelques pièces de cinq francs, priant les propriétaire de faire sur chacune une marque distinctive.

Quand il en eut une dizaine, il les secoua dans sa main, puis montrant à chacun des généreux préteurs une pièce autre que la sienne :

— Est-elle à vous, celle-là ?

— Non.

— Et celle-ci ?

— Non.

Sur quoi, il les fit toutes disparaître dans sa poche, assura d'un magistral coup de poing son chapeau râpé sur sa tête, en s'écriant :

— Puisque ces pièces ne sont à personne, elles sont à moi !
Et il détalait.

LE FEUILLETON



UNE BIBLIOTHÈQUE A LA MONTAGNE 5

Seul le messager a une démarche plus alerte et plus vive. Jadis, il n'était point pressé; il cheminait comme il pouvait, tirant après lui sa jambe de bois et songeant à toutes les nouvelles, bonnes ou mauvaises, que recélait son sac, à ceux qu'elles feraient rire et à ceux qu'elles feraient pleurer. Il tendait ses lettres avec un air de malice et d'intelligence, qui lui allait à merveille. Aujourd'hui, il court la poste. C'est sa jambe de bois qui tire l'autre; il s'en sert pour des enjambées fabuleuses, et l'on dirait une botte à sept lieues. Il passe promptement et tend ses lettres de loin, comme si le sifflet d'une locomotive l'avertissait de se hâter. Il a tout juste le temps de faire sa tournée entre deux trains. Entre ses jam-

bes se glisse un animal ailé. C'est le seul personnage nouveau de la gravure, mais si mal dessiné qu'il est quasi impossible d'en définir l'espèce. Les uns veulent que ce soit un canard, un emblème, sans doute; les autres prétendent que ce n'est pas un oiseau, mais seulement une aile que le messager porte à sa jambe de bois, comme Mercure en portait une à chaque talon.

Les changements survenus à l'intérieur ne correspondent que trop à ceux de la couverture. La belle histoire suisse a cédé le pas à un tableau de foires qui n'en finit pas. Jadis les foires se seraient pour ne pas empiéter; maintenant elles accaparent. Quant aux prédictions, c'est de la prose à la portée du premier venu. Plus d'airs turbulents, plus de lueurs; il fera beau, humide, nuageux; voilà tout ce qu'on sait nous dire. Pâles aussi sont les histoires. On peut lire dix pages de suite du véritable MESSAGER boiteux sans sentir passer dans ses veines le moindre petit frisson. Ah ! Monsieur Souci, vous avez perdu la note; vous n'avez plus le secret de la grande imagination ! Et la morale ! comme vous saviez l'amener à propos, et avec quelle sûreté de conscience vous nous montriez la peine poursuivant le crime ! Que nous contez-vous à présent ? Qu'une jeune fille de dix ans est morte pour avoir avalé par le nez des œufs de chenille en sentant un bouquet de roses, et vous en tirez cette conclusion « que ce sera une grave leçon sur le danger qu'il y a à aspirer des fleurs où des insectes se seront reposés ». Eh quoi ? voulez-vous nous interdire de jouir des fleurs des champs, et n'avez-vous d'yeux que pour les fruits ? Je vous soupçonne d'être la cause qu'il n'y a plus de réséda sur la fenêtre, et que je n'ai pas revu le rosier blanc qui montait en espalier contre la muraille. On aura craint d'avaler des œufs de chenille en aspirant la senteur des roses. Si vous n'en êtes pas la cause directe, du moins n'en êtes-vous pas innocent. Vous travaillez dans le même esprit; vous conspirez contre le peu de poésie qui régnait dans nos campagnes, et le grand livre du Monde n'est plus pour vous qu'un recueil d'arides gentilleses.

Dites-moi ce que devient l'almanach que lit le paysan, et je vous dirai ce que devient le paysan; il n'y en a pas de plus sûr indice. M. Souci perd sa candeur, soyez sûr que le paysan ne garde pas la sienne; M. Souci devient prosaïque, tenez pour certain que le paysan ne gagne point en poésie; M. Souci court après les gentilleses de société, ne mettez pas en doute que le paysan ne se meuble des salons pour les débiter; M. Souci est de moins en moins paysan, faites votre compte que, quand il aura complètement cessé de l'être, l'espèce s'en sera perdue dans les pays où boîte son Messager. Elle s'en va, et M. Souci, qui a du flair, s'en est aperçu le premier. Le cahier de 1867 débute par une revue des travaux de la campagne intitulée *l'Almanach de l'agronome*. Agronome, c'est le mot : le paysan devient agronome. Mais quand il le sera devenu tout à fait, le véritable Messager boiteux de Berne et Vevey aura fini son temps et M. Souci ne fera plus que des agendas.

Il y a du scepticisme dans le fait de M. Souci. Est-ce que le paysan se ferait sceptique, lui aussi ? Pourquoi pas ? On s'imagine qu'il est naturellement respectueux; mais si on y prend garde, on verra que c'est devant l'inconnu qu'il est plein de révérence. Il est au contraire méfiant et soupçonneux avec les gens dont il a l'habitude; dans ses affaires de tous les jours il voit partout anguille sous roche. Son respect n'est que provisoire, en attendant qu'il se soit familiarisé. Ceux qui ont voyagé à pied en ont pu faire l'expérience. Il y a vingt ans, quand on pénétrait dans un village reculé, les enfants se sauvaient, les femmes et les hommes restaient interdits et bouche béante, et ceux-là même qui étaient assez courageux pour affronter la présence de l'étranger, saluaient tout bas, et se tiraient de côté pour laisser le passage libre. Aujourd'hui, dans le même village, les enfants vous font des niches, et les hommes et les femmes glosent sans façon sur le compte du passant. Ils se sont familiarisés. Or, le paysan peut se familiariser avec bien autre chose qu'avec l'étranger. Si une fois son esprit soupçon-

neux a mordu sur le livre sacré, s'il a vu anguille sous roche, ne fût-ce que dans un coin perdu du gros in-folio, le prestige aura bientôt disparu. Il y a une apologie pour le paysan; il y a aussi une critique pour lui. Bossuet a fait l'apologie, Voltaire la critique, et l'on ne peut assez s'étonner de voir combien ces beaux génies, qui faisaient en leur temps les délices des hommes de goût, étaient paysans sans le savoir. C'est Voltaire, le dernier venu, qui gagne aujourd'hui du terrain. Sa raillerie s'est insinuée par des voies détournées et des canaux obscurs, et après un siècle on la voit s'infiltrer goutte à goutte dans les couches profondes du sol et les recoins écartés. Il y a peu de villages où n'ait fini par s'égarer quelque volume de Voltaire, qui, naturellement, a dû tomber entre les mains du plus bel esprit de l'endroit, volontiers disposé à en être l'esprit le plus fort. Le soir, au cabaret, il a fait montre de sa science nouvelle. Le prêtre de M. le pasteur lui a fourni l'occasion de demander comment Moïse s'y est pris pour raconter lui-même sa mort, ou bien si les poissons se noyèrent dans ce déluge qui noya tout. On a ri, et il n'en a pas fallu davantage pour faire germer l'esprit d'irrévérence. Et puis Voltaire a vu juste quand il appelait à son aide le luxe, le bien-être et les aises de la vie. L'antique foi était celle d'hommes robustes et laborieux, qui n'avaient pas de temps à donner aux voluptés élégantes. C'est avec elles, c'est par elles qu'il a pénétré, et s'il arrive si tard dans les retraites perdues sur le chemin de la montagne, c'est que le luxe inutile vient à peine d'y arriver aussi. Il y a vingt ou trente ans le hameau des noyers comptait déjà des propriétaires fort à leur aise, mais on y eût vainement cherché, en allant de ménage en ménage, canapé et table ronde. Aujourd'hui, chaque maison, ou peu s'en faut, a sa chambre de parade, son faux salon. Le paysan veut jouir, il veut être à la mode, et l'austère Bible de famille trouve un ennemi secret dans chacun de ces meubles autrefois inconnus qui s'introduisent dans la maison.

(A suivre.)

Eug. Rambert.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine, une œuvre captivante et émouvante *Les chevaliers de la nuit*, grand film dramatique et réaliste. Au même programme: *Ham, garçon de rayon* ! comédie comique et, comme toujours *Ciné-Journal* suisse, actualités mondiales et du pays. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30; dimanche 27, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

LAUSANNE

Buffet de la Gare C.F.F.

André Oyex

Toutes spécialités de saison

Nos vins du pays réputés

Achetez vos chemises
chez le spécialiste

DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne